

Avant-propos

« JE ME SOUVIENS... »

Dans *Sourire d'avril*, ses mémoires enchanteurs, ma mère évoque à plusieurs reprises notre été 1944 à Guéreins, à mi-distance entre Trévoux et Mâcon. Nous habitons au cœur du village un ancien relais de poste, rustique mais plein de charme, au bord de la route, sur la rive gauche de la Saône. J'avais neuf ans, un petit frère, une petite sœur et un grand frère.

Je lis : « Sur un petit tas de sable, juste au pied de l'escalier du salon, les enfants jouent avec leurs soldats de plomb. Brusquement, surgissent quatre ou cinq grands jeunes gens, grands bérets, culottes knickers, grands bas de laine. Ils ont des fusils et tirent, tirent encore sur des Allemands qui passent sur la route. Ils s'enfuient. J'ai juste le temps d'emmener le bambin dans le salon. »

Cela ne m'étonne pas. Je m'en souviens. Des FFI allaient prendre un verre au bistrot juste en face. Je crois bien en avoir vu laisser négligemment traîner leur mitraillette suspendue au guidon de leur vélo stationné sur le trottoir.

« Naturellement, poursuit ma mère, le village sera puni. Le lendemain, en effet, la maison a été un peu canardée. Les villageois s'étaient réfugiés dans les coins les plus éloignés de notre maison. » Elle était immense, cette maison, une vraie caverne d'Ali Baba, avec ses dépendances, un long pressoir, des caves et un bûcher, où, à notre insu, plus d'un voisin avait caché entre les fagots ou au fond des tonneaux sa bicyclette ou son fusil de chasse.

«Tous ont eu peur, dit Maman, mais tous en sont sortis indemnes [...]. Et, le lendemain, sur la route, un camion de ravitaillement allemand abandonné a fait la joie du village. Des bouteilles de champagne! Il y en avait. J'ai même été baptisée.» Ce jour-là, j'ai eu très peur. Après avoir vu défiler des hordes d'Allemands en camion, en voiture à cheval, à bicyclette ou même à pied, nous avons appris qu'un camion avait été incendié dans les environs. Toute la population a profité de l'aubaine et couru piller son chargement. Il y avait là toutes sortes de provisions et du matériel que les occupants avaient volé ici ou là. Pour ma part, juste retour des choses, j'ai chipé dans ce camion une batterie de cuisine et je l'ai rapportée à la maison.

Sur ces entrefaites, la rumeur a couru qu'à Belleville, à quatre kilomètres de chez nous, sur l'autre rive de la Saône, était stationné un régiment de la Wehrmacht. On le disait composé de méchants «cosaques». Nous devions nous attendre à des représailles. Terrorisé, j'ai filé au jardin creuser un trou pour enterrer mon butin... Je travaillais encore à remuer la terre pour effacer toute trace de mon larcin, lorsque deux ou trois SS sont entrés chez nous. Je les revois encore. Heureusement, ils ne se sont guère attardés.

Deux jours plus tard, nous avons aperçu des flammes: les Allemands faisaient sauter le pont sur la Saône. Puis, le 3 septembre, ce fut le grand jour, la libération de Belleville. Avec tout le village, nous nous sommes faufiletés sur ce qui restait du pont et sommes allés à la route principale, la nationale 6, admirer l'armée de Lattre. Elle venait de Villefranche et remontait en direction de Mâcon. En tête, roulait une division constituée surtout d'Africains. Plus encore que par la liesse et les drapeaux, les jeeps et les chars Sherman, j'ai été frappé de voir déployer au fur et à mesure de sa progression le pipeline destiné à les ravitailler en essence. Jamais je n'ai eu l'étoffe d'un stratège, mais, ce jour-là, l'esprit d'organisation des Alliés m'a subjugué. Et persuadé que nous courions à la victoire.

Quel contraste avec la débandade des Allemands la semaine précédente! Et quelle revanche inconsciente, sans doute, pour l'enfant humilié que j'étais. J'avais si souvent vu flotter le

drapeau à croix gammée sur le lycée La Fontaine, porte Molitor à Paris, si souvent entendu le pas cadencé et le chant martial des patrouilles allemandes...

Ce qui me frappa aussi ce jour-là, ou peut-être les jours suivants, ce furent ces femmes tondues promenées sous les insultes dans la rue principale de Belleville. À la vérité, j'étais surpris plutôt qu'indigné. Tout comme, il faut l'avouer, je l'avais été auparavant au spectacle des juifs astreints au port de l'étoile jaune ou parqués dans le dernier wagon des rames de métro.

Pourtant, Bruno, mon frère aîné, avait été en quelque sorte, à onze ans, le premier résistant de France. C'était l'été 1940, nous avons trouvé refuge à Biscarrosse où des écriteaux mettaient en garde contre la plage très dangereuse. Or, dès l'arrivée des Allemands, pressentant qu'ils seraient tentés de courir se jeter dans les vagues après leurs exercices de gymnastique, il s'était empressé d'escamoter les panneaux. En quelques jours, il avait débarrassé la France d'une demi-douzaine d'occupants.

Néanmoins, sous l'Occupation, mes parents n'ont jamais parlé politique devant nous, de crainte que nous ne bavardions en classe, où le portrait du Maréchal et la retransmission de ses discours étaient de règle. Faute de mieux, ils lisaient *Le Matin*, parfois même *Signal*, mais ils écoutaient aussi la radio suisse ou anglaise et épingleaient sur des cartes la progression des troupes alliées. Et j'adorais répéter avec mon frère la rengaine : « Radio Paris ment ! Radio Paris ment ! Radio Paris est allemand ! »

Très curieusement, mon père et ma mère avaient à la fois des amis à Vichy et d'autres dans la Résistance. Après nous avoir ravitaillés en bananes séchées depuis son cher Sénégal, André Demaison, l'auteur du *Livre des bêtes qu'on appelle sauvages*, dirigea la Radiodiffusion nationale de 1942 à 1944, et je crois bien avoir vu chez lui pour la première fois un poste de télévision. Quant à Louis Coquelin, camarade de Polytechnique de mon père, Pétain en avait fait son directeur du Commerce extérieur. Tous deux furent internés à la Libération, mais, n'ayant vraiment eu d'intelligence avec l'ennemi, ils furent par la suite amnistiés ou relaxés.

En revanche, mes parents étaient très liés avec Hubert Rousselier qui, malgré une maladie de cœur, s'était engagé dans les Forces françaises libres et commandait les huit avions Piper Cub de la 2^e DB. C'est lui qui, le jour de l'arrivée du général Leclerc à Paris, se posa en avion sur la chaussée de l'avenue de la Grande-Armée. Ils avaient aussi des amis engagés dans la Résistance. Le plus proche, François Devos, officier de l'ORA (Organisation de la Résistance armée), avait combattu dans le maquis du Vercors. Il m'a confié être allé avec un camarade, juste après la libération de Grenoble, perquisitionner au siège de la *Kommandantur* et y avoir découvert, à sa stupéfaction, un monceau de lettres de dénonciation, certaines signées de personnes de sa connaissance qu'il n'aurait jamais suspectées d'une telle infamie. Après quelques hésitations, il préféra détruire ces archives plutôt que de semer la haine en les exploitant. D'autres ont pu, ici ou là, avoir moins de scrupules et alimenter la rumeur de délations qui, s'enflant de bouche à oreille, fut l'une des causes de l'épuration sommaire la plus sanglante.

Un autre ami de mes parents, André Deboaisne, a été défiguré au combat, et deux autres, André Postel-Vinay et son beau-frère Pierre Lefauchaux, se sont rendus célèbres par leurs évasions extraordinaires. Nous avons aussi une tante juive et une autre, supérieure d'un couvent, qui cachait des israélites, mais je crois que, par crainte de nos bavardages, ma mère rechignait à en héberger. Elle s'est contentée d'accueillir deux jeunes réfractaires au STO, le « Service du travail obligatoire » en Allemagne.

Le principal souci de mes parents, comme de beaucoup de Français, était le ravitaillement. Notre ordinaire était à base de topinambours et de rutabagas. C'est en vain que nous avons demandé des pommes de terre au Père Noël. À la place, il nous a offert un train électrique. « La faim me tenaillait, écrit notre mère. Très vite, nous avons maigri de douze kilos, alors que nous étions loin d'être obèses auparavant. Dès l'aube, je partais à la recherche de nourriture. Les marchands acceptaient de servir trois cartes, rarement quatre. Nous étions sept à la maison, je devais faire la queue deux fois. Heureusement, ayant

une carte de priorité en raison des petits, je pouvais me mettre dans la file de gauche, qui avançait trois fois plus vite que la file de droite.»

Cette faim ne s'est pas calmée avec la Libération, loin de là, pas plus que n'ont disparu les tickets de rationnement. Alors que nous habitions Paris, mon père faisait souvent trois cents kilomètres en tandem avec mon frère aîné pour aller chercher du ravitaillement à Buironfosse, où il avait des accointances avec un fermier. Pendant l'Occupation, et encore pendant plus d'un an, la bicyclette joua un rôle essentiel. Les taxis étaient des vélos-taxis. Et, sans doute pour relever le numéro suspect en cas d'attentat, tous les cycles, même les vélos d'enfant, étaient munis de plaques d'immatriculation. Je me souviens du numéro de mon petit vélo bleu : 704 RM4.

Nous n'étions pas à Paris le jour de sa libération. En revanche, j'y étais le 11 novembre 1944, lorsque Churchill a descendu les Champs-Élysées avec de Gaulle et prononcé un discours dans son français inénarrable. Je me souviens aussi d'avoir assisté en avril ou mai 1945, devant l'hôtel Lutetia, au retour de déportés atrocement maigres, en pyjamas rayés. Spectacle terrible.

Alain Frerejean

Je suis née vingt-cinq ans après la libération de la France. Mon enfance n'a pas connu les bombardements, le rationnement, les uniformes, les armes, la fuite et la peur. La France de 1969 venait de muer : après Mai 68, les Français étaient assez décomplexés pour accepter la consommation, le plaisir, la télévision, les automobiles, l'abondance, les vacances. Et pourtant, quelque part dans ma mémoire, existent des souvenirs en noir et blanc, souvenirs de temps difficiles, de privations, de tortures, de prison, de pleurs et d'attente. Ce ne sont pas mes propres souvenirs, mais ils en ont la force car ils sont entrés dans ma vie en même temps que j'apprenais à marcher, à parler, à comprendre le monde. Ils ont fait de moi la dépositaire d'une mémoire douloureusement précieuse et m'ont

donné le devoir de transmettre ces souvenirs qui ne sont pas les miens. M'intéresser à l'histoire est peu à peu devenu inévitable. À partir de 1997, j'ai commencé à recueillir des témoignages sur la période de l'entre-deux-guerres et de la guerre au côté de Sonia, une amie dont le père, le grand-père et l'oncle ont été déportés pour avoir résisté à Vichy. J'ai posé des questions. Tous n'ont pas accepté de répondre. Pourtant, au soir de leur vie, certains m'ont confié ce qu'il était inconvenant de révéler.

Pierre: «Pourquoi être devenu FTP? Pour montrer qu'un bâtard pouvait être un héros.»

Joël: «Comment survit-on au camp de Dora? En abdiquant toute dignité.»

Léo: «J'étais resté caché un an dans une ferme comme "malgré-nous" pour ne pas aller dans la Wehrmacht. Alors, quand je me suis retrouvé dans les troupes d'occupation en Allemagne, je ne me suis pas gêné, j'ai mené la grande vie!»

Marthe: «Après les bombardements, les maisons étaient éventrées, tout brûlait, on emportait ce qu'on pouvait. Ce n'était pas du vol, tout allait disparaître!»

Merci à eux d'avoir entrouvert devant moi les portes de l'indicible car ils m'ont révélé l'impossible apaisement de la condition humaine.

Avant la guerre, ils menaient une vie rude qui leur paraissait normale.

Marie-Joseph était l'une des six filles de paysans bretons profondément catholiques, comme en témoigne son prénom. Depuis l'âge de six ans, elle faisait cinq kilomètres en sabots, matin et soir, pour aller à l'école. En rentrant, il fallait traire les vaches. À quatorze ans, elle était devenue bonne à Rennes. À dix-sept ans, alors qu'elle assistait à une fête villageoise, elle fut raflée par les Allemands avec tous les jeunes gens présents, sans raison. Libérée, elle a appris que les voisins de sa ferme avaient été pendus à un arbre de leur verger par des soldats allemands. Pourtant, étrangère à l'idée de vengeance, elle n'a jamais admis que l'on puisse tuer un homme. Elle a simplement perdu la foi.

Lucien, ancien ouvrier chez Renault, avait adhéré au Parti communiste dès 1920, après le congrès de Tours, et fait le

coup de poing le 6 février 1934. Il était devenu marchand forain après la grande crise qui avait déferlé sur la France à la suite du krach de 1929. Pour lui, ces dates n'étaient pas épinglées dans les livres d'histoire comme les papillons dans l'album d'un naturaliste. Elles étaient les tournants de sa vie.

Mon père, Henri, a choisi un bien mauvais jour pour naître à l'Hôtel-Dieu de Paris, sur l'île de la Cité: le même 10 mai 1940, les Allemands déclenchaient la campagne de France et lançaient leurs blindés à travers la Belgique. Le terrible exode de la population civile allait bientôt commencer. Dans la panique générale, mon père fut «oublié» à l'hôpital. Devant le danger, il fut ondoyé à trois reprises par trois personnes différentes dans les premiers jours de son existence. Un rapide calcul m'a permis de comprendre que mes grands-parents avaient décidé de faire un enfant juste avant que la guerre ne les sépare. Ils avaient refusé d'intégrer le clan des désespérés.

Ma mère, Raymonde, est née le 26 septembre 1946. La guerre était terminée, mais le pays n'était pas reconstruit et les tickets de rationnement avaient toujours cours. Mes grands-parents n'avaient plus de maison et ma grand-mère a accouché à la lueur des bougies, dans un blockhaus du Pas-de-Calais. Elle a dû vendre les bijoux en or que ses propres parents lui avaient achetés pour sa communion. Les tickets de rationnement ne suffisant pas, il lui fallait acheter du lait au marché noir pour nourrir son enfant. Sa préoccupation principale n'était ni à Yalta, ni à Londres, ni à New York, mais entre ses bras. Au milieu des ruines, la vie continuait.

Les résistants, je les ai connus, messieurs dignes dans la force de l'âge, devenus maires de leur commune, élus dans les assemblées. On murmurait les exploits dont ils s'étaient rendu les héros à l'adolescence, à l'âge que j'avais alors. L'un, René, avait abattu un officier allemand à bout portant devant l'hôtel Carlton, à Amiens. Un autre, Raymond, avait été torturé. Ma mère m'avait prévenu: «Il lui manque un doigt. Quand tu lui serres la main, tu fais comme si de rien n'était. Comme lui, quand les Allemands lui ont coupé l'index. Si tu es libre aujourd'hui, c'est grâce à lui.» Un troisième, Paul, avait les cheveux blanchis

prématurément: chaque nuit, il revivait les sévices dont il avait été victime dans un camp de concentration.

J'ai demandé comment était mort mon grand-oncle Charlie, déporté au camp de Dora pour avoir fait partie du réseau anglais Buckmaster. Ceux qui sont revenus n'ont pas voulu le dire à ma grand-tante, mère d'un petit garçon de deux ans, « parce que c'était trop horrible ». Combien de fois ai-je imaginé une mort « trop horrible » pour être racontée? Par égard pour cette sœur qui supposait que le corps de son mari aimé avait fini dans un four crématoire, ma grand-mère n'a pas voulu être incinérée.

Les camps... Qui savait? Quand a-t-on compris? Que devenaient les juifs, amis, camarades de classe, voisins de palier, qui disparaissaient du jour au lendemain sans laisser de trace? Celui-ci a eu une chance inouïe: il avait perdu sa carte d'identité dans la tourmente de l'été 1940. Il est allé à l'état-civil la refaire. « Comment vous appelez-vous? – Chalon. » C'est ainsi que l'employée de mairie orthographia le nom de M. Shalom, qui n'a jamais porté l'étoile jaune... Cas rarissime, peut-être unique.

Cette histoire du xx^e siècle a déterminé en partie le destin de la génération suivante, comme cette fille d'un déporté victime d'expériences médicales, devenue professeur d'allemand car son père voulait qu'elle « comprenne la langue de l'ennemi ». Si j'ai oublié son prénom, je n'ai pu oublier son histoire et son sourire navré lorsqu'elle me l'a racontée. Comme aussi mon amie Sonia qui, inlassablement, demande à tous les témoins qu'elle croisait: « Que saviez-vous des camps de concentration? »

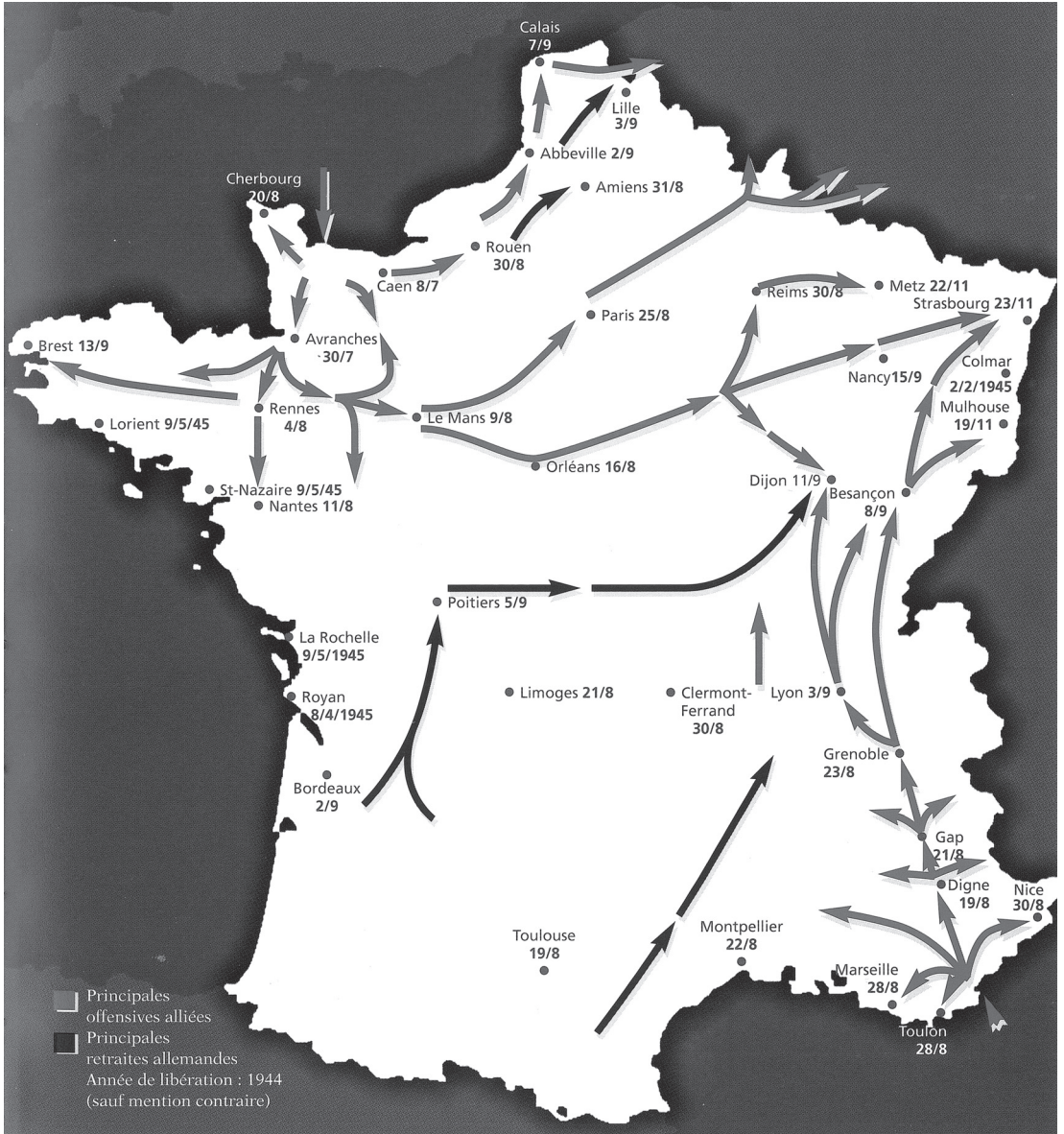
Beaucoup de ceux que j'ai rencontrés étaient jeunes pendant la guerre, sans enfants, libres de leurs choix, n'engageant que leur propre personne dans le combat inégal qui se jouait entre eux et la terrible mécanique de la politique internationale dont ils ignoraient les enjeux. Ils étouffaient, ils voulaient vivre et, pour cela, ils étaient prêts à mourir. Sans le savoir, ils avaient fait leur la maxime de Mussolini: « Plutôt vivre un jour comme un lion que cent ans comme un mouton. »

2019. Les témoins que j'ai rencontrés sont des survivants. Je n'ai rien inventé, j'ai juste écouté ce que le xx^e siècle avait à me raconter. Mais le temps qui file plonge dans une obscurité

« JE ME SOUVIENS... »

définitive mes souvenirs en noir et blanc. La vie a repris ses droits. Alors, pourquoi soulever le suaire des sacrifiés? Je me demande parfois s'il faut transmettre un trésor qui brûle ceux qui ont l'audace d'y toucher. N'est-il pas préférable d'oublier les cris, les pleurs, les choix douloureux? Charlie, Léonel, Georges... je pense à ceux qui sont morts et je me dis que nous leur devons bien cela.

Claire L'Hoër



PREMIÈRE PARTIE

LA BATAILLE DE NORMANDIE

Au début de 1944, chacun s'attend à ce que les Anglais et les Américains, après avoir débarqué avec succès en Afrique du Nord puis en Italie, renouvellent leur exploit sur la côte occidentale de l'Europe.

Tout le monde ne sait pas que Roosevelt et même Churchill ont promis à Staline ce débarquement. Ni que, dans ce but, depuis la mise hors de combat de la flotte allemande de sous-marins, les Anglo-Américains ont rassemblé en Angleterre quatre-vingt-six divisions, dont vingt-cinq de blindés. En revanche, en voyant la RAF et l'US Air Force bombarder continuellement les gares, les ponts, les voies de chemin de fer dans le quart nord-ouest de la France, on se doute de quelque chose. C'est sûrement pour couper de leurs bases arrière des sites possibles de débarquement.

D'ailleurs, si les Allemands ont hérissé la côte de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique d'un mur de neuf mille trois cents blockhaus et casemates en béton bardés de canons et de mitrailleuses, ce n'est pas pour rien. C'est bien en prévision d'une telle attaque. D'autant qu'ils ne cessent de les fortifier. De les entourer de barbelés, d'obstacles antichars, de champs de mines. De couvrir les plages d'obstacles de toute sorte, pieux en bois, rails en acier, mines. Ils poussent le scrupule jusqu'à inonder l'arrière-pays, y planter des poteaux minés – les « asperges de Rommel ». Sûrement pour empêcher les parachutages.

Le jour J

Mais où diable les Anglais et les Américains vont-ils précisément débarquer? En Normandie? En Bretagne? Dans la Somme, le Pas-de-Calais? À ce propos, chacun a sa petite idée. Même au fin fond des Vosges. Là-bas, dans le petit village où André Poirson, un jeune garde forestier, va chercher son lait, on en discute ferme, les yeux braqués sur la carte de France :

« Je te dis qu'ils débarqueront tel jour, par ici.

— Mais non, pas là!

— Et pourquoi pas?

— Parce qu'ils arrivent par-là, tournent comme ça, ils les prennent à l'envers et ils l'ont dans le c., ces fumiers de Boches!

— Je pense, moi, que déloger les Boches ne sera pas si facile. Que leur cul, ils l'ont bien solidement sur la terre de France où, depuis le temps, ils ont pris racine. C'est beau, la guerre devant un demi de bière : on gagne à chaque coup¹ ! »

Gerd von Rundstedt, le commandant en chef allemand sur le front ouest, et Rommel, son adjoint, ont aussi leur idée. Tous deux sont persuadés que les Alliés tenteront de débarquer dans le Pas-de-Calais. C'est le passage le plus étroit de la Manche, la route la plus directe vers Paris et l'Allemagne. C'est aussi le site des rampes de lancement des armes nouvelles chères à Hitler, l'avion sans pilote V1 et la fusée V2. Des armes qui, paraît-il, vont renverser le cours des choses. Aussi est-ce là que Rommel a poussé le plus activement la construction des blockhaus.

En France, les Allemands disposent de soixante-six divisions, dont onze blindées. Mais, répétant l'erreur des Français derrière la ligne Maginot, ils en ont dispersé cinquante tout le long du mur de l'Atlantique et n'en ont laissé que dix en Basse-Normandie. Cela, les Alliés le savent car les résistants français les renseignent. Début juin, ces résistants – on les appelle maintenant FFI – ne sont encore que cent mille et tous ne sont

1. Entretien d'Alain Frerejean avec André Poirson.

pas armés. En revanche, ils excellent dans deux types de missions : le sabotage et surtout le renseignement.

Puisque la Normandie est un point faible de l'adversaire, c'est là que les Alliés choisissent de débarquer¹. Mais où ? L'expérience coûteuse du raid de Dieppe, en 1942, puis l'échec de l'ennemi devant Malte ont montré la difficulté de s'emparer par la mer d'un grand port fortifié tel que Le Havre ou Cherbourg. Les seuls ports à avoir capitulé depuis le début de la guerre – Singapour, Tobrouk, Sébastopol, Bizerte – ont été pris parfois avec le soutien d'une flotte, mais toujours par voie terrestre. « Puisque nous n'avons pas de port sur place, nous apporterons les nôtres », a décidé Churchill. On prendra pied sur des plages, mais on installera aussitôt des ports préfabriqués pour amener les renforts.

« Ce fut une idée de Churchill, a confié Roosevelt. [...] Il en a cent par jour, dont trois ou quatre vraiment bonnes. Lors d'une visite chez moi, à Hyde Park, en voyant les bateaux de la dernière guerre abandonnés le long de l'Hudson, il m'a dit : "Nom d'un chien, nous pourrions prendre tous ces bateaux qui ne servent à rien et les couler à proximité du rivage afin de protéger un débarquement." Cela m'a paru astucieux et nous en avons parlé tout l'après-midi. Un sacré type, ce Churchill² ! »

D'octobre 1943 à mai 1944, quarante mille ouvriers ont donc préfabriqué à Southampton et au bord de l'estuaire de la Tamise deux cent douze caissons en béton de six tailles différentes, jusqu'à soixante-dix mètres de long, quinze de large et quinze de haut, cloisonnés à l'intérieur et munis de vannes pour les remplir d'eau une fois arrivés à destination. Assemblés, ces *mulberries*, du nom de petites baies blanches, permettront de constituer trente-trois jetées. Derrière ces abris, on mouillera vingt-trois quais, élevés ou abaissés par des vérins hydrauliques pour s'adapter au flux et au reflux de la marée. Enfin,

1. Philippe de Gaulle nous apprend qu'en cas d'échec en Normandie les Alliés avaient prévu deux autres débarquements, l'un en Bretagne, entre Quimper et Nantes, l'autre, près de Bordeaux (*De Gaulle, mon père*, entretiens avec Michel Tauriac, t. 1, Plon, 2003, p. 349).

2. Frances Perkins, *The Roosevelt I Knew* (1946), Penguin Books, 2011.

pour relier ces quais au littoral, on fabrique quinze kilomètres de voies flottantes, les *whales* (ou baleines), reposant sur des flotteurs en béton. Ces jetées, ces quais et ces voies flottantes seront remorqués à travers la Manche jusqu'à deux sites choisis pour devenir les ports artificiels. Enfin, cinquante-six vieux cargos ou cuirassés, les *blockships*, seront coulés au large. Leur coque dépassera de deux mètres la marée haute et constituera autour de chacun des deux ports une digue flottante en arc de cercle de six kilomètres.

Dans ces conditions, le débarquement se fera donc sur quatre-vingts kilomètres de plages du Calvados et de ses confins avec la Manche. Un port artificiel sera aménagé devant Saint-Laurent-sur-Mer pour les Américains, un autre devant Arromanches pour les Britanniques et les Canadiens.

Pour réussir, encore faut-il surprendre l'adversaire, comme les Allemands ont si bien su le faire en attaquant à travers les Ardennes en mai 1940. Leur projet, baptisé « Overlord », les Anglo-Américains vont le masquer en faisant croire aux Allemands qu'ils ont choisi le Pas-de-Calais. Pour le leur faire gober, ils montent une formidable campagne d'intoxication, l'opération « Fortitude ». Sur cette fausse cible, ils multiplient les bombardements et, juste en face, dans le Kent, font manœuvrer une armée de jeeps en carton, de canons en bois et de tanks gonflables en caoutchouc construits par des studios de cinéma. Sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des messages factices font croire à d'énormes préparatifs : du cinéma, c'est le cas de le dire. Les Allemands sont alors persuadés de l'existence, face au Pas-de-Calais, d'une armée fantôme prête à franchir le détroit. On la croit forte de quarante-deux divisions. On assure même qu'elle est commandée par le général Patton, un dur de dur.

La première énigme, le premier suspense, c'est donc le lieu du débarquement. La seconde, c'est la date, le jour J. Cela fait deux mois que les FFI guettent à la radio le signal du grand jour. Or, depuis le 1^{er} juin, la BBC ne cesse de lancer